



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787

Ouvrage Posthume

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de

[S.l.], 1789

Lettre LXV. Du 16 Janvier 1787.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52698](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52698)

L E T T R E L X V .

Du 16 Janvier 1787.

Aux yeux de qui fait que les révolutions à main armée sont rarement celles qui bouleversent le plus les Etats, c'est une véritable révolution pour la monarchie Prussienne, que le premier exemple d'une maîtresse en titre, qui va séquestrer le Roi, former une cour à part, susciter des intrigues qui s'étendront du palais aux légions, & modifier d'une manière absolument inconnue dans ces froides & flegmatiques contrées, les affaires, les choix, l'administration, les faveurs. Le moment de la chute & de l'élévation de mademoiselle de Voss approche : de-là les intrigues, les farcafmes, les opinions, les conjectures, ou plutôt les augures... Du milieu de cet amas de propos vrais ou faux, voici ce qu'on peut recueillir de moins invraisemblable. Ma version est fondée sur les épanchemens de confiance de mademoiselle de Voss avec une de ses anciennes amies.

On a persuadé à cette nouvelle Jeanne, à qui la dévotion faisoit invoquer la bénédiction nuptiale, qu'elle devoit, en y renonçant, s'immoler à la patrie d'abord, ensuite à la gloire de son amant, enfin à l'avantage de sa famille. La patrie y gagnera, lui a-t-on dit, une protectrice qui éloignera les conseillers avides ou pervers; la gloire du Monarque ne sera point flétrie par un double mariage; votre famille ne sera point exposée à vous voir appelée un instant Princesse, & bientôt reléguée dans un vieux château avec une pension médiocre; le moment de votre faveur d'autant plus exaltée que l'hymen n'aura pas fait

vosre fort, versera sur vos parens l'or, les dignités, les graces de toute espece. On a mêlé les considérations de la religion même à ces convenances. On a montré qu'il y avoit moins de mal aux condescendances de la foiblesse, qu'à contracter un prétendu mariage, sans que l'autre fût dissous. Enfin il a été décidé que la victime de la patrie seroit portée à Potsdam, & immolée à Sans-Souci où l'on a préparé une maison somptueusement meublée, disent les uns, simplement, disent les autres, & tout l'attirail d'une favorite.

Une nouvelle vraiment inconcevable, qui demande confirmation, & que je répugne à croire encore, c'est que le Roi prostitue sa fille la princesse Frédérique, à être la compagne de sa maîtresse.

Mademoiselle de Voss a une forte d'esprit naturel, quelque instruction, des manies plutôt que des volontés, une gaucherie très-faillante qu'elle s'efforce de sauver par les apparences de la naïveté; elle est laide & même à un haut degré; pour toute grace, elle n'a que le teint du pays, encore le trouvai-je plus blaffard que blanc; une gorge assez belle, qu'aussi couvroit-elle l'autre jour au sortir de la comédie du prince Henri, d'un double mouchoir pour traverser les appartemens, en disant à la princesse Frédérique: *Soignons-les bien, car c'est après eux qu'il court.* Jugez du ton des Princesses qu'un tel mot fait rire; c'est ce mélange de licence unique (qu'elle unit aux airs de l'ignorance innocente) & de sévérité de vestale, qui, dit-on, a séduit le Roi. Mademoiselle de Voss qui trouve ridicule d'être Allemande, & qui fait passablement l'Anglois, joue l'Anglomane jusqu'à la pamoison, & croit qu'il est du bon ton de ne pas aimer les Fran-

cois. Son amour-propre qui s'est vu à la gêne avec quelques gens aimables de cette nation, hait ceux qu'elle ne peut imiter, & d'autant que ses sarcasmes recoivent quelquefois un juste salaire. Je n'ai pu tenir, par exemple, l'autre jour, à une exclamation faite à côté de moi : *O mon Dieu ! quand verrai-je donc, quand y aura-t-il ici un spectacle anglois ? Ah ! j'en mourrois de joie !* Je désire, mademoiselle, lui dis-je assez séchement, que vous n'aiez pas besoin plutôt que vous ne croyez d'un spectacle françois ! . . . Et tous ceux que ses grands airs commencent à choquer, de sourire ; & le prince Henri, qui avoit feint de ne pas l'entendre, de rire aux éclats ; elle rougit jusqu'au blanc des yeux, & ne dit plus mot ; mais on punit & ne corrige pas.

Jusqu'ici elle déclare hautement la guerre aux visionnaires, & déteste les filles du premier favori, dames d'honneur de la Reine. Comme elle transporte au milieu de ses foiblesses une dévotion même superstitieuse, on ne peut parier avec avantage pour l'avenir. Mais si l'ambition succede aux premières sensations, il est à présumer que sa famille gouvernera l'Etat. A la tête de cette famille est le comte Finck, dont la chute de l'Empire n'ébranleroit pas la tranquillité, mais qui verroit avec une joie inexprimable ses enfans jouer un rôle. Vient ensuite le comte Schulembourg, nouvellement porté au ministère, homme actif, autrefois même trop vif, mais qui paroît sentir que c'est en se montrant peu que l'on fait beaucoup. Cette famille conserve une haine invétérée à Welner, qui jadis enleva ou séduisit une de leurs parentes, aujourd'hui sa femme. Ajoutez aux Finck le président de Voss, frère de la belle, qui dumoins a cet esprit de

calcul & cette avidité très-allemande avec lesquels on profite de ce que présente la fortune. Pour peu que mademoiselle de Voff tire parti de cette situation, elle doit préparer à Potsdam le renvoi de Bischofswerder & de Welner, ou du moins leur nullité; car en Allemagne on dispense, on ne renvoie pas. Il est possible qu'elle même soit mal dirigée, qu'elle se confie au premier venu, parce qu'elle est indiscrete; qu'elle compte sur la constance de son amant, parce qu'elle est sans expérience sur la reconnoissance; parce que n'ayant obligé personne, elle n'a point encore fait d'ingrats: alors tout restera comme il est; ou plutôt tout s'aggravera; le Roi renfermé à Potsdam, d'où il fera cependant des courses très-fréquentes à Berlin, parce qu'il a contracté l'habitude de courir, & que son ferrail favorisera toujours aux mauvais lieux; le Roi ne fera plus rien du tout, tolérera l'usage d'une griffe, & précipitera autant qu'il est en lui le royaume à sa ruine, vers laquelle il tend aussi rapidement que le comportent & les circonstances & la force d'inertie prise dans le caractère allemand, qui ne permet aux fous que des sottises, & préserve des délires trop destructeurs des passions. Ajoutez que l'Empereur n'ose rien, ne suit rien, n'acheve rien, qu'il s'éteint, qu'il n'a que des freres pacifiques... Je ne serois pas étonné que le porc d'Epicure, qui du moins n'aime pas le faste, & par conséquent ne se ruinera pas de lui-même, n'attrape, grace aux circonstances & aux intérêts, une espece de regne glorieux.

On est revenu sur le réglement militaire, les régimens de ligne ne seront point dénaturés. Mais il paroît que l'on formera un certain nombre de bataillons de chasseurs, ce qui

avec de bons arrangemens peut devenir utile, & est même une idée de Frédéric II. On ne peut encore rien dire à cet égard, si ce n'est qu'il est fort étrange que Frédéric-Guillaume II croit pouvoir refaire quelque chose (la partie économique exceptée) au système militaire & à l'armée de Frédéric II. Le prince Henri aura probablement quelque activité dans l'armée; il a été conservé le premier sur les listes, malgré la nomination d'un feld-maréchal; le Roi les a envoyées chez lui hier par M. de Goltz lui-même, pour l'en assurer. C'est un joujou donné à l'enfant. Les détails de son existence militaire sont au reste un secret qui ne se divulguera qu'à l'apparition des nouveaux réglemens. Les aides-de-camp généraux viennent souvent chez lui. Il est douteux que ce soit à l'insu du Roi, & si ce n'est pas à son insu, il est clair que c'est pour le tromper, ce qui au reste est une peine inutile. Il n'a point de plan contraire à la politique du pays (je ne dis pas du cabinet, puisqu'il n'en existe pas), & même il n'en a aucun.

Le comte de Görtz est rappelé, & M. de Hertzberg l'ignoroit encore aujourd'hui; il n'y a point de meilleures preuves qu'on ne veut point se mêler des affaires de la Hollande, du moins directement, & que l'on n'aura pas la bon-hommie de s'exposer à une guerre pour les intérêts du Stathouder. Malheureusement la maison d'Orange n'en est pas persuadée; elle l'est du contraire, du moins autant que j'en puis juger par la lettre de la Princesse, arrivée par le courrier de ce matin, & dont j'ai lu une partie sur le déchiffré nud. C'est sur-tout sous ce rapport que mon voyage à Nimegue, sous un nom emprunté, & avec une simple autorisation secrete entr'elle & moi,

pourroit être utile. J'ai lu dans cette même lettre que les patriotes cherchent un emprunt de 16 millions de florins, ou de plus de 32 millions de nos livres à trois pour cent, quoique la Province de Hollande n'ait jamais donné que le deux & demi pour cent, & qu'ils sont fort embarrassés pour les trouver.

Il y a ici trois Evêques; celui de Warmie, celui de Culm (qui est de la maison Hohenzollern), & celui de Paphos. Le premier, dont je vous ai parlé en vous rendant compte du voyage du Roi en Prusse, est le même que Frédéric II réduisit à vingt-quatre mille des cent mille écus que rapportoit son évêché, avant le partage de la Pologne. Le Monarque lui disoit un jour : *Je n'ai pas pour mon compte de grands titres au paradis; faites-m'y entrer, je vous prie, sous votre manteau.* A la bonne heure, lui répondit le prélat, *si Votre Majesté ne l'eût pas tant rogné.* C'est un homme du monde & de plaisir, qui se connoît uniquement en beaux arts, & n'a ni vues, ni projets, soit religieux, soit politiques. Le second a été au service de France; il a la rage de prêcher, d'être éloquent, & le goût de faire du bien. Mais comme il a aussi la manie de faire des dettes & des enfans, ses sermons sont sans fruit & sa charité sans effet. Le dernier est suffragant de Breslaw, jadis fort libertin & un peu athée, aujourd'hui impuissant & radoteur. Ces trois prélats qui vont être renforcés par celui de Cujavie, & le nouveau coadjuteur, le prince de Hohenlohe, chanoine de Strasbourg, ne tiendront point de concile, & ne justifieront pas les craintes que les Luthériens orthodoxes, & la Saxe entière, qui voit ici la pierre angulaire de la religion protestante, ont conçues sur le penchant du Roi au catholicisme. L'un vou-

loit l'aigle noir , qu'il a obtenu ; l'autre un bénéfice vacant par la mort de l'abbé Bathiani ; le prince de Warmie une somme (à deux pour cent) assez considérable pour appaiser ses créanciers.

Le prince Henri , après avoir donné un spectacle & un grand souper , a terminé le tout par un bal qui a commencé assez tristement & continué de même. Pendant qu'on dançoit dans une salle, on jouoit au lotto dans une autre. Le roi n'a ni dansé ni joué. Sa soirée a été partagée entre Mlle de Voss & la princesse de Brunswick. Il a dit un mot à M. de Grotthaus , & rien à aucun autre ; aussi la plupart des spectateurs & acteurs sont partis avant lui. L'Évêque de Warmie, le marquis de Lucchesini n'ont pas même été remarqués. J'aurois désiré l'observateur le plus pénétrant de deviner qu'il y avoit un Roi dans cette assemblée. On étoit ennuyé , gêné , mais ni flatté , ni empessé. Il s'est retiré à minuit & demi , après que Mlle de Voss a été partie. On voit trop qu'elle est l'ame de son ame , & que cette ame , investie d'une si lourde enveloppe , est bien peu de chose. Il faut vous attendre à cette continuelle répétition ; le lieu de la scene change , mais jamais la scene.

P. S. La nouvelle du rappel de M. de Görtz est fausse , & de la maniere dont elle m'est venue , c'est M. d'Est** qui a voulu me tendre un piège , ou on lui en tend un. Je fais même des circonstances qui me feroient croire à la possibilité d'une reprise de négociation. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage.

Le duc de Brunswick est mandé , & il arrive sous peu de jours.

Le comte Wartensleben oublié pendant 5 mois , a eu hier matin un présent de cinq a

six cents écus de rente , & le commandement du régiment de Römer à Brandebourg.

L E T T R E L X V I .

Du 19 Janvier , jour de mon départ. Ceci ne partira que demain , mais doit arriver avant moi.

LE comte Schmettau , gentilhomme complaisant de la princesse Ferdinand , pere indubitable de deux de ses enfans , avoit quitté l'armée depuis huit années ; il l'avoit quittée au milieu de la guerre , aigri par un mot dédaigneux de Frédéric , & dans le grade de capitaine. Il vient d'être nommé colonel avec quinze cents écus de traitement. Cette nomination a déplu à l'armée , & singulierement à l'aide-de-camp général de Goltz qui porte le harnois depuis vingt-cinq ans , & n'est que lieutenant-colonel. Au reste , le comte Schmettau qui a bien servi , & reçu force blessures , ne manque pas d'intelligence ; il a surtout beaucoup de connoissances d'ingénieur. Il a levé un grand nombre de cartes fort estimées. On parle aussi avec éloge d'une espece de manuel militaire , où il enseigne ce qu'il faut faire depuis la formation d'un recrú jusqu'au métier de feld-maréchal ; enfin on auroit supporté ce passe-droit ; mais un autre a mis le comble au mécontentement.

On a antidaté la patente d'un major de Séckendorff , gouverneur du second fils du Roi , qui se retire , & on lui a fait gagner trente-six rangs. Cette dangereuse méthode que Frédéric II n'employa jamais que dans des occasions solennelles , & pour des sujets distingués , & que son successeur avoit déjà pratiquée